



M. BRAYER-VILLESME

(1764-1840)

BRAYER-WILLESME

I

L'histoire de la bibliothèque de la ville de Soissons est écrite ; mais la biographie de plusieurs conservateurs de cet établissement reste à faire : je veux parler de celle des plus marquants, tels que M. Mesurolles, l'ancien cordelier, M. Brayer-Willesme, le botaniste, et M. Calland, l'ami de toute science. J'entreprends seulement, quant à présent, la vie de l'un d'eux, — M. Brayer-Willesme. Il y a dans cet homme un Soissonnais doublé d'un savant, dont les volumineux écrits tentent ma plume, et je trouve qu'au besoin ses Flores seules justifieraient mon attention à son égard. Je n'irai pas jusqu'à solliciter un buste pour lui, encore moins une statue. J'ai demandé et j'ai eu la satisfaction d'obtenir son portrait pour le musée de la ville de Soissons, sous l'administration de l'honorable M. Choron, maire, aujourd'hui président de la société archéologique de cette ville. Je m'en tiendrai à ce modeste résultat en fait d'exhibition publique de la personne de M. Brayer-Willesme. Mais j'oserai remettre en mémoire, sinon avec détails, au moins succinctement, ses travaux scientifiques, bibliographiques, historiques et littéraires, afin de lui rendre l'hommage qui lui est dû. — En le proposant à la nomination ministérielle comme conservateur de la bibliothèque de Soissons, le sous-préfet de cette ville disait : « C'est un homme dont les connaissances, le zèle et la probité m'assurent que l'emploi de bibliothécaire ne peut être mis en meilleures mains. » Ce sous-préfet, qui était M. de Senneville, l'appréciait ainsi équitablement. Je n'entends pas faire autrement dans cette notice.

II

M. Brayer (Jean-Louis-Martin) est né à Soissons, sur la paroisse Saint-Léger, le 13 juin 1764. Il appartenait à cette nombreuse et estimable famille dont j'ai fait connaître ailleurs (1) une quinzaine de membres. Son père était brasseur et devint président du tribunal de commerce de Soissons (2). Sa mère portait le nom de Barbereux, qui s'éteignit dans ces dernières années (3).

Jean-Louis-Martin Brayer fit de bonnes études au collège de cette ville. Au sortir du collège, il apprit le métier, ou, pour parler comme lui-même, l'art de son père, et, à l'âge de 26 ans, il épousa la fille d'un ancien tanneur de Sedan, — M^{lle} Catherine-Antoinette-Julie Willesme. C'était le 2 décembre 1790. Le clergé de Soissons subissait une crise des plus violentes : l'évêque de Bourdellles et le chapitre de la cathédrale refusaient de prêter serment à la constitution civile du clergé. Les administrateurs du district et du département insistaient vainement à ce sujet. Et comme on ne s'entendait pas, l'évêque avait été déclaré déchu de son siège et la cathédrale fermée. M. Brayer ne put donc se marier à l'église ; toutefois les jeunes époux ne se passèrent pas de la bénédiction religieuse : le jour même de leur mariage civil, un prêtre consacra leur union, à minuit, dans une cave.

Je n'entrerai pas dans la vie intime de M. Brayer-Willesme (comme il s'appela et comme il signa dès

(1) Voir *Bulletin* de la Société archéologique de Soissons, année 1879, page 137.

(2) C'était, dit la *Biographie universelle* de Michaud, c'était un homme fort instruit et qui, sans négliger son commerce, cultivait les lettres avec quelque succès.

(3) — Par le décès de M. Barbereux, Joseph-Auguste, avocat, décès arrivé à Soissons, le 20 mars 1870.

lors). Je ne dirai pas non plus s'il fut fidèle époux ; ceci n'a rien de commun avec la figure de savant que j'essaie d'éclairer un peu. Je dirai seulement que sa femme donna le jour à trois garçons et à deux filles, dont une vit encore (1), et que, en se mariant, il succéda à son père dans la brasserie que ce dernier exploitait à Soissons, rue de la Congrégation, n° 6.

La révolution ouvrait alors ses voies multiples. M. Brayer-Willesme prit fait et cause pour elle, mais modérément, sagement, tandis que son père l'adoptait plus activement et plus ardemment (2). M. Brayer-Willesme avait d'autres goûts, d'autres idées ; la brasserie elle-même ne le possédait pas exclusivement ; il la délaissa d'abord pour la musique, ensuite pour la botanique, et ce ne fut guère que dans les temps les plus troublés que Soissons moderne ait traversés (1814 et 1815) qu'il songea à ses intérêts matériels, en s'occupant sérieusement et fructueusement de son industrie.

En 1796, le 3 mai, un incendie accidentel éclatait dans les combles de la bibliothèque communale de Soissons, établie, comme elle l'est encore maintenant, dans une partie de l'ancien palais de l'intendant de la province. Chacun s'empressait de combattre le fléau. Le zèle déployé ne pouvait, dit un rapport imprimé du temps, « arrêter les progrès du feu ; les flammes se communiquaient avec une telle rapidité que les pompes ne pouvaient amener assez d'eau au lieu embrasé ; alors le citoyen Brayer, voisin du lieu de l'incendie, connu par son zèle et son dévouement à la chose publique, s'aperçoit que le service des pompes

(1) Mlle Sophie Brayer, demeurant à Soissons, rue du Pot-d'Etain, âgée de 78 ans.

(2) Il figure parmi les personnages d'un tableau de Hoyer, que possède le Musée de Soissons et qui représente *Le Serment à la Liberté*.

va manquer ; à l'instant, il fait le sacrifice de cent muids d'eau salpêtrée (1) qu'il avait dans ses magasins, et à l'aide de ce secours, les pompes reprennent leur activité... »

La bibliothèque fut sauvée après plus de quatre heures d'un travail soutenu. M. Brayer-Willesme avait fait largement son devoir. Il en fut en quelque sorte récompensé, vingt-cinq ans plus tard, en se voyant nommer conservateur de cet établissement.

J'ai dit que M. Brayer-Willesme aimait les plantes. Il fit plus que les aimer, car il s'occupa d'elles avec passion. Il avait du reste, comme dépendance de son habitation, qui était très vaste, un jardin plus vaste encore, et qu'il emplissait de fleurs de toute beauté.

Admirateur des Jussieu, Tournefort, Linné, Lamarck, Candolle et autres botanistes célèbres, il quitta maintes fois sa brasserie et entreprit de fréquents voyages pour faire de l'histoire naturelle, — pour herboriser dans le département de l'Aisne, et même au-delà.

Jean-Jacques Rousseau avait dit : « Pour bien reconnaître une plante, il faut commencer par la voir sur pied. » M. Brayer-Willesme, qui savait cela aussi bien que Jean-Jacques, parcourut les champs, gravit les montagnes et pénétra dans les bois pour observer et pour recueillir, déployant une ardeur toujours nouvelle, se réjouissant vivement à la vue d'une plante qu'il trouvait pour la première fois, et, en un mot, s'enthousiasmant comme un collectionneur que de belles découvertes favorisent.

Il traversa la révolution et le directoire, le consulat et l'empire, en continuant d'accorder plus que ses loisirs au règne végétal. Il connut Jean-

(1) De l'eau salpêtrée pour éteindre le feu ? Le rapport le dit ; mais n'y a-t-il pas là quelque erreur typographique ? N'a-t-on pas voulu dire *cent muids d'eau préparée* ?

Louis Poirer, de Saint-Quentin, qui fut professeur d'histoire naturelle à Soissons, à l'école centrale du département de l'Aisne, et qui devait, lui aussi, conquérir une certaine notoriété comme botaniste. Il fit avec lui de nombreuses promenades scientifiques ; tous deux admirèrent cette belle et riche nature que Dieu place si généreusement sous nos regards pendant les riantes saisons ; et tous deux encore entretenrent ensemble de si agréables relations que, bien que l'âge de M. Poirer fût plus avancé que celui de M. Brayer-Willesme, on dit dans le public que M. Poirer, qui s'était marié sous la révolution et qui était veuf, deviendrait un jour le gendre de M. Brayer-Willesme ; mais le public était dans l'erreur : M. Poirer quitta Soissons pour Paris, où il se fit un nom, et on ne le revit plus ici ; il mourut en 1834, sans avoir convolé en secondes noces.

En 1807, le 3 janvier, M. Brayer-Willesme fut nommé membre de la Société des sciences, arts et belles-lettres de Soissons. A cette époque, il avait collectionné une grande partie des plantes les plus remarquables du pays et s'en était composé un herbier qu'il comptait rendre des plus riches et des plus complets. Il écrivit son premier ouvrage et l'intitula : *Flore du Département de l'Aisne. Plantes cryptogames et phanérogames présumées exister dans ce département*. Ce travail, qui est un petit in-folio de 600 pages, peut passer pour n'être qu'une sorte d'ébauche des ouvrages botaniques que M. Brayer-Willesme fit plus tard. Il est disposé (dit le catalogue de la bibliothèque communale de Soissons) d'après la méthode naturelle adoptée par Delamarck et De Candolle dans leur *Flore française*, 3^e édition, publiée en 1805. Les plantes y renseignées sont accompagnées de la synonymie particulière à chacune d'elles, et une colonne indique les endroits où l'auteur les a rencontrées.

Un autre ouvrage de M. Brayer-Willesme suivit de près le premier; c'est également une *Flore du Département de l'Aisne* et c'est aussi un in-folio, mais d'un format beaucoup plus grand que l'autre. Il est en deux volumes, dont l'un de 630 pages et l'autre de 823 pages. Le premier volume, daté de 1807, comprend les plantes cryptogames cellulaires et le second volume, daté de 1809, concerne les plantes phanérogames. Dans ce deuxième ouvrage les familles, les genres, les espèces et leurs variétés sont l'objet de descriptions succinctes et précises, dit avec raison le catalogue de la bibliothèque de la ville. Une synonymie détaillée indique les auteurs qui ont le mieux écrit sur les plantes dont il s'agit, et M. Brayer-Willesme désigne encore les « localités et les époques où ces plantes ont été observées par lui. »

Ce qu'il faut citer également de l'œuvre botanique de M. Brayer-Willesme, c'est la *Flora axonensis* qu'il fit en 1822, qui traite supérieurement des plantes phanérogames dans un volume grand in-folio de plus de 640 pages et qui devait traiter aussi des plantes cryptogames dans un second volume resté à l'état de projet. Précédée d'une préface excellente, cette *Flore* classe les végétaux suivant la méthode exposée en 1813 dans la *Théorie élémentaire de Botanique* de De Candolle.

« Les plantes, dit M. Brayer-Willesme, les plantes considérées sous tous leurs aspects constituent la science appelée botanique... Par suite du grand nombre d'observations faites peu à peu et de la diversité des lieux d'étude et des esprits, la plupart de ceux qui étudiaient la Flore, s'appliquant à une branche spéciale de la science, négligèrent souvent le rapport de cette branche avec l'arbre entier... Depuis le temps de

Bauhin (1) ou de Ray (2), il n'a été publié aucun ouvrage où les caractères et l'histoire des espèces soient disposés d'après l'ordre naturel... J'ai observé de mes propres yeux la plus grande partie des plantes auxquelles j'ai donné place dans ce livre, soit vivantes sur le sol naturel, soit séchées dans mon herbier, ou dans ceux de botanistes bienveillants... Ami lecteur, parcours les forêts et les campagnes, et travaille à l'accroissement de l'aimable science. »

M. Brayer-Willesme n'a pas eu l'égoïsme d'écrire pour lui seul ces quatre volumes sur la Flore du département. Ne pouvant les faire imprimer à cause des dépenses très considérables qui en seraient résultées pour lui, il les a donnés, à l'état de manuscrits, à la bibliothèque de la ville de Soissons, où il sont consultés avec fruit depuis soixante ans. Intéressants comme au premier jour, ils n'ont jamais été oubliés, ils n'ont jamais vieilli, et personne ici n'a jugé à propos de reprendre à nouveau, ou de recommencer un pareil travail. Les connaisseurs de ce pays, au contraire, sauf un seul, M. Watelet, en louent l'utilité constante, le mérite toujours réel et la science éprouvée.

La plupart des plantes que l'auteur a décrites de 1807 à 1822 composent son herbier, et cet herbier, qui est formé de quarante-deux volumes montés selon les prescriptions de Jean-Jacques Rousseau, ou à peu près, et qui est indépendant d'un second qu'il a organisé avec des plantes recueillies dans le département de l'Aisne et dans d'autres départements, a été donné également par lui à la bibliothèque de la ville.

Non seulement M. Brayer-Willesme a ainsi livré aux amateurs de botanique des travaux dont ils peuvent tirer parti ; mais il a annoté, pour eux la *Flore*

(1) Bauhin frères, 1541-1613, 1560 1624.

(2) 1628-1705.

française de Delamarck et de De Candolle, publiée en 1803, de même que le supplément de *Flore française*, édité en 1815, par De Candolle seul et la *Flore des environs de Paris*, de Thuillier, publiée en 1799 ; — ouvrages qui font aussi partie de la bibliothèque de Soissons.

Citons enfin, et surtout, cette autre Flore du département de l'Aisne qui a été détruite en 1885, le 18 juillet, dans l'incendie de l'institution Saint-Charles de Chauny. Cette Flore était en vingt-neuf volumes in-folio, écrits sur papier vélin, par M. Brayer-Willesme; elle était accompagnée de 3,334 aquarelles; Elle avait été proposée en vente le 24 octobre 1844, par Mme veuve Brayer-Willesme, au conseil municipal de Soissons, et le conseil, ne l'ayant pas acquise parce que le texte était en grande partie la reproduction d'une autre Flore Brayer-Willesme que possédait la bibliothèque communale, M. l'abbé Vincent, supérieur de l'institution Saint-Charles, aujourd'hui vicaire général à Soissons, l'avait achetée pour l'établissement qu'il dirigeait. Là, le texte était en grande estime et les aquarelles jugées admirables. Un journal (le *Courrier de l'Aisne*) rendant compte de l'incendie, avançait que 50,000 francs avaient été offerts à l'institution pour prix de l'ouvrage, si on eût voulu le vendre. Mais, pour son malheur, il fut conservé, et le 18 juillet 1885, malgré le dévouement de M. Rogier, capitaine des pompiers de Chauny (en même temps professeur à l'institution) et malgré les tentatives de M. l'abbé Hivet pour sauver la précieuse Flore, elle devenait la proie des flammes, ainsi que tout un cabinet d'histoire naturelle dont elle était la principale richesse (1).

(1) M. le professeur Rogier, m'écrivait, le 5 décembre 1885, en réponse à une question que je lui avais posée au sujet de la Flore dont il s'agit:

Voilà pour le botaniste.

Assurément, M. Brayer-Willesme a droit, en cette qualité, à de grands éloges, et je me demande si j'ai suffisamment dit de son savoir tout le bien qu'il faut en penser ; mais je lui ai du moins prouvé ma bonne volonté. Qu'il me permette maintenant d'aborder sa personnalité sous d'autres rapports.

III

M. Brayer-Willesme avait pour oncle M. Jean-Joseph Brayer qui fut successivement lieutenant de police, juge de paix du canton externe de Soissons, conseiller à la Cour d'appel d'Amiens, président du tribunal civil de Soissons, membre du Conseil municipal de cette ville, et qui écrivit, entr'autres choses : un *Discours sur les Opinions*, une *Notice sur les Monuments anciens et modernes de la ville de Soissons* et des *Observations sur la Disette de 1789*.

M. Jean-Joseph Brayer se démit de ses fonctions de conseiller municipal en 1817, et, à cette époque, le 26 mars, son neveu Brayer-Willesme fut nommé à ses lieu et place par ordonnance royale. Installé le 10 avril de la même année, M. Brayer-Willesme, s'oc-

« Oui, c'est bien l'ouvrage de M. Brayer qui a été brûlé à l'incendie de St-Charles. Vers une heure et demie, au moment où j'espérais encore sauver la chapelle et le cabinet d'histoire naturelle, j'ai enfoncé la porte, car on ne retrouvait pas les clefs de ce cabinet. Hélas ! déjà les flammes étaient venues par le haut. Une fumée âcre, épaisse me força de sortir. Après moi, M. l'abbé Hivet, essaya plusieurs fois de pénétrer dans ce cabinet. — et vraiment cette Flore, à sauver, excitait nos courages. Mais je dus défendre toute nouvelle tentative, car il y avait danger de mort. — C'est M. l'abbé Vincent qui avait acheté la Flore, après inspection du texte, car il est très grand botaniste. Moi, je fus chargé d'examiner les dessins & l'aquarelle : ils étaient admirablement faits, d'une exactitude minutieuse. Chaque feuille avait coûté 2 fr., disait-on ; aussi le travail valait dix fois davantage, surtout le volume des cryptogames. Ces peintures étaient vivantes ! »

cupa des intérêts communaux avec tout le zèle dont il était capable et toute l'expérience qu'il avait acquise. Il ne quitta cette situation que quatorze ans après (15 octobre 1831), alors que tout un nouveau conseil municipal allait être nommé, non plus par le roi, mais par des électeurs, en vertu de la loi, alors récente, du 24 mars 1831.

En 1817 encore, il fut nommé président du tribunal de commerce de Soissons, comme l'avait été son père ; il rendit en effet la justice consulaire, et cela pendant deux ans, de 1817 à 1819 ; puis, quelque temps après, eut lieu sa nomination de bibliothécaire de la ville de Soissons. C'était en 1821. M. Mézières, qui était professeur de rhétorique au collège de Soissons, qui avait été nommé conservateur de la bibliothèque le 6 novembre 1817 et qui cumulait les deux emplois, avait, le 1^{er} avril, donné sa démission d'iceux, comme on dirait au palais, pour se rendre à Paris et s'y produire dans les lettres (1).

Fils de l'homme lettré que l'on connaît, lettré lui-même, et, de plus, bibliophile, sinon bibliomane, M. Brayer-Willesme pensa que cette place de conservateur de la bibliothèque publique pouvait lui convenir, et se porta candidat.

Proposé par le maire au sous-préfet, par le sous-préfet au préfet et par le préfet au ministre de l'intérieur, il fut nommé bibliothécaire vers le 10 septembre 1821 (la date précise nous manque, au traitement annuel de 800 francs, traitement qui n'était pas incompatible, comme il le serait aujourd'hui, avec sa qualité de conseiller municipal. Il fut installé avec quelque

(1) On a de lui : *Leçons anglaises de littérature et de morale* ; *Histoire critique de la littérature anglaise* ; *Influence du régime représentatif sur la félicité publique* ; *Eloge de l'économie* ; etc., etc. Il devint recteur de l'Académie de Metz et finalement proviseur du lycée d'Angers.

solennité, le 5 octobre, par M. le chevalier de la Noüe, maire de la ville, et prêta, entre les mains de ce magistrat, le serment de remplir ses fonctions avec zèle, exactitude et intégrité. En outre, il promit de se conformer à un règlement municipal du 18 mai 1821, concernant « la bonne tenue, garde et conservation des livres et ouvrages » qui composaient la bibliothèque, et il se chargea du traitement d'un sous-bibliothécaire, au moyen d'une somme de 400 fr. allouée chaque année par la ville, tant pour cet objet que pour l'acquisition d'ouvrages destinés à l'établissement.

Quelle satisfaction, quelle joie cet homme de science dut ressentir en prenant possession de ce temple de l'étude et de l'esprit qui était la bibliothèque communale de Soissons et qui renfermait environ vingt mille volumes ! Il était le troisième bibliothécaire que la ville ait eu. Il avait alors 57 ans. Il disait adieu, bien volontiers, à une industrie qu'il n'avait guère aimée, et, au lieu de se livrer à un repos que son âge aurait justifié, il allait travailler encore et plus intellectuellement que jamais, pendant presque vingt ans.

Une fois installé, il se rendit un compte exact des richesses bibliographiques dont la conservation lui était confiée. Il fit un classement qu'il jugea nécessaire. Il se mit à rédiger un catalogue en remplacement de celui existant, et, en faisant ce travail considérable que ses successeurs continuèrent et qui fut imprimé aux frais de la ville il y a une vingtaine d'années, il compromit sérieusement sa santé. « J'ai consacré, dit-il dans un mémoire, cinq années consécutives, tant à la confection des nouveaux catalogues qu'au classement des ouvrages, et ce travail assidu, en épuisant mes facultés physiques, m'a occasionné une maladie grave à laquelle j'ai failli succomber. »

Au cours de ses opérations, M. Brayer-Willesme (qu'on renomma président du tribunal de commerce pour deux ans de 1822 à 1824) trouva 600 volumes

dépareillés, ou en mauvais état. Il en proposa la vente pour, le prix, être employé soit à combler des lacunes existantes, soit à acquérir des ouvrages modernes ; et, à l'unanimité, le conseil municipal approuva sa proposition. Mais, en réalité, plus de 600 volumes furent vendus, et les achats ne se bornèrent pas aux ouvrages indiqués. Cela résulte de constatations que fit une commission du conseil municipal, en dressant, en 1832, un inventaire de la bibliothèque (inventaire qui, soit dit en passant, accusa la présence de 23,573 volumes et de 240 manuscrits). Une brouille survint alors entre le conseil et le bibliothécaire. On accusa d'irrégularités M. Brayer-Willesme, qui s'en défendit : on échangea des paroles aigre-douces ; on se transmit des écrits qui n'apaisèrent point le débat ; puis, le silence se fit de part et d'autre ; on reconnut que la bonne foi du bibliothécaire ne pouvait être mise en doute, et l'accord se rétablit sur un nouveau règlement de la bibliothèque adopté par le conseil à la date du 2 juin 1832.

J'ai indiqué tout à l'heure le nombre des manuscrits de la bibliothèque. Dans le temps où M. Brayer-Willesme s'était occupé de cataloguer les œuvres imprimées, il avait accordé aux ouvrages faits à la main toute l'attention, tout l'intérêt qu'ils méritaient et qu'ils ont conservé depuis. Les connaissant à fond, il en dressa le catalogue, et il écrivit en tête de son travail : « Ces manuscrits proviennent en grande partie de l'établissement de Prémontré et particulièrement de la bibliothèque de M. Lécuy, directeur général de cet ordre, connu par son goût éclairé pour les lettres. Plusieurs sont remarquables par leur ancienneté, leurs beautés calligraphiques, ou leurs ornements... Ceux relatifs au Soissonnais, quoique en petit nombre, intéressent non-seulement l'ami des lettres qui, né dans les murs de cette cité, veut connaître son ancien gou-

vernement et les divers objets de ses arts, mais qui-conque se plaît à étudier les usages, les mœurs, les institutions et l'histoire de notre nation. . » Sur son catalogue, il fit suivre chaque inscription de manuscrit d'une petite notice qui en faisait connaître l'auteur, l'écriture, la date, la provenance, l'état matériel. Il augmenta ces œuvres d'un manuscrit en trois volumes dû à la plume de son père et intitulé : *L'art du Brasseur*. Il y joignit aussi, écrit de sa main, mais rédigé par son frère, M. Brayer-Beauregard, auteur de la *Statistique du département de l'Aisne*, un volume in-folio de 350 pages, ayant pour titre : *Essais historiques sur Soissons*. Et il accompagna ces *Essais* d'une préface dans laquelle il expliqua que son frère ayant été surpris par la mort, il avait cru pouvoir, lui, survivant, ajouter à l'ouvrage, la chronologie des faits, qui manquait dans certains endroits, ainsi que quelques notes et pièces justificatives nécessaires à l'intelligence du texte.... Les *Essais*, dit-il, dont je ne donne en ce moment que la première partie, devaient être suivis d'une deuxième partie qui aurait renfermé nos recherches en commun sur les antiquités de notre ville, sur ses monuments, l'industrie, le commerce de notre pays, etc. Je m'étais chargé, en partie, de ce dernier travail, pour lequel j'avais rassemblé depuis longtemps nombre de renseignements que je communiquai en 1835 à M. Jarry de Mancy, professeur d'histoire à l'académie des beaux-arts, qui m'avait manifesté l'intention de publier une histoire de notre ville, dont il fit même paraître le prospectus en 1836. J'ignore les raisons qui lui ont fait depuis ajourner la publication de son ouvrage. Si les divers matériaux que j'avais confiés à M. Jarry me reviennent, je m'empresserai de revoir cette seconde partie et de la déposer également à la bibliothèque. »

M. Brayer-Willesme avait raison de douter du retour à lui de ces derniers documents : ils passèrent des

maines de M. Jarry de Mancy, qui mourut le 14 décembre 1862, dans celles de sa sœur, et de celles de sa sœur, qui mourut à son tour le 28 août 1877, dans celles d'un prêtre, M. l'abbé Cyprien Delaplace, qui, j'aime à le croire, ne les conservera pas, quand il saura quelle destination leur était réservée.

Comme conservateur de la bibliothèque, M. Brayer-Willesme collectionnait dans cet établissement, à défaut de musée communal et spécial, les divers objets d'antiquités que produisaient les fouilles et les découvertes faites dans le pays. Il acheta, dès 1829, dans une vente publique qui eut lieu après le décès d'un architecte de Soissons, M. Duroché (1), un tableau représentant l'*Abbaye de Saint-Médard* au temps de sa splendeur vers 1550, et que l'on voit maintenant dans le musée qui a été créé depuis à Soissons. Il recueillit plusieurs des principales pièces ou notables objets qui sont aujourd'hui en ce musée : la pierre d'Isis, qui date du temps d'Auguste, la Minerve, obtenue par l'intermédiaire de M. de Vuillefroy, de respectable mémoire, la mosaïque du palais d'albâtre, le plat d'argent, vieux d'environ seize siècles, la figurine gallo-romaine en bronze dont le nom est à trouver et qui a fourni à M. de Montaiglon le sujet d'une notice, et le vase d'airain dans le fond duquel il sut découvrir, avec la collaboration de M. le docteur Godelle et de M. Maxime Laurendeau, toute une histoire finement traitée au burin, celle de Pyrame et Thisbé.

M. Brayer-Willesme reçut de plus à la bibliothèque, le groupe en marbre qui fut découvert, le 18 février 1831,

(1) M. Dumanceau-Duroché est décédé à Soissons, le 15 septembre 1826 ; il avait vu le jour le 25 février 1747 à Bruyères-sous-Laon, où son père exerçait la profession d'architecte ; il était ingénieur en retraite des ponts et chaussées ; il demeurait dans le palais de la Couronne, actuellement l'hôtel de ville de Soissons, et s'était marié trois fois.

dans les restes ensevelis du palais d'albâtre, et auquel groupe il manquait les têtes, un bras et deux mains. Il l'examina longuement. « Ce groupe, du plus beau marbre de Paros, paraîtrait appartenir au ciseau grec, dit-il ; le fini précieux des parthes qui restent indiquerait que ce chef d'œuvre serait de l'époque où la sculpture brillait, dans ces contrées célèbres, du plus vif éclat. » — C'est de Phidias, avançait, de son côté, M. de Vuillefroy. — Cependant les autres amateurs d'antiquités, les amis des arts à Soissons, tous venaient examiner longuement le groupe trouvé, et chacun disait son mot, chacun livrait son appréciation. On cherchait à savoir quel sujet l'artiste avait traité ; mais personne n'y parvenait : la science de tous était en défaut. Seul, M. Brayer-Willesme put prononcer le mot triomphant d'Archimède. Le premier, en effet, il pénétra le sujet du groupe ; et quand il dit : « Ce bel antique représente un sujet pris de la fable de Niobé, qu'Ovide, dans ses *Métamorphoses*, a décrite en vers si énergiques..., ce monument précieux de la sculpture grecque représente le Pédagogue et son élève..., » tout le monde s'inclina devant sa perspicacité.

M. Brayer-Willesme rappela alors la « fiction ingénieuse du poète latin » : Niobé, épouse d'Amphion, mère heureuse, glorieuse de sa fécondité, offensant Latone moins favorisée qu'elle sous ce rapport ; provoquant la colère de celle-ci ; voyant expirer sa nombreuse progéniture sous les flèches d'Apollon et de Diane, enfants excités de Latone ; immobilisée par la douleur et enfin changée en rocher.

Tout à sa découverte, M. Brayer-Willesme écrivit en 1832 une *Notice* de vingt pages sur la *Fille de Niobé*. Il joignit à sa *Notice* plusieurs dessins dus au crayon d'un artiste de mérite, — sans doute M. Chevalier, alors directeur de l'école municipale de dessin de Soissons. Puis, lorsqu'en 1833 la ville eut contracté avec

l'Etat le triste échange de ce groupe de marbre contre les deux cents dieux, demi-dieux, héros, etc., que l'on voit en plâtre au musée, il couvrit cent huit pages d'écriture à leur intention, les décrivant un à un, faisant pour chacun un article emprunté évidemment un peu partout, mais très intéressant cependant, et prouvant que le conservateur de la bibliothèque savait non-seulement apprécier un livre, mais tenir une plume. Content de lui, d'ailleurs, il s'écriait : « La bibliothèque vient de s'enrichir d'un musée. »

On doit aussi à M. Brayer-Willesme un rapport au maire de Soissons, en date du 23 août 1833, et dans lequel il signale, mais en vain, la possibilité, d'acquérir un « monument » qui constatait qu'un congrès avait été tenu à Soissons, en 1728, dans le but de consolider la paix générale.

Ce monument se trouvait dans une maison située sur la Grand'Place et dont l'entrée principale est rue Saint-Léger, n° 5, maison qui était occupée par l'ambassadeur d'Autriche et qui appartient présentement à M^{me} Léon Deviolaine. Il y avait là, écrivit M. Brayer-Willesme, un médaillon en plâtre, entouré de feuilles de chêne et de laurier et au centre duquel figurait en relief Pallas avec tous ses attributs. La tête de la déesse était surmontée d'un aigle par allusion à l'Autriche, puissance prépondérante au congrès, et l'on voyait, plus haut que le médaillon, un génie armé d'un glaive, un autre génie tenant le fléau d'une balance, et un troisième génie cherchant à mettre cette balance en équilibre. La déesse Mnémosyne écrivait les articles du traité de paix, et une Renommée semblait attendre un signal pour emboucher sa trompette. Enfin une branche d'olivier et d'autres emblèmes caractérisaient les bienfaits de la paix. — De tout cela que reste-t-il ? Rien que Pallas que j'ai vue dernièrement

dans son cadre de chêne et de laurier, grâce à l'amabilité bien connue de Mme Deviolaine.

Il n'existe pas, ou plutôt je ne connais pas une seule ligne imprimée de M. Brayer-Willesme, car il n'est pas, comme on l'a dit, l'auteur de la *Relation*, parue en 1821, du *Voyage de la duchesse de Berry à Liesse*, (c'est son frère, Brayer-Beauregard); mais si l'on réunissait tous ses manuscrits que j'ai cités et certaines copies qu'il a faites de documents historiques que je néglige de nommer, on serait vraiment surpris, stupéfait, à la vue du monceau qu'ils constitueraient. On parle de la patience et du travail des Bénédictins. A coup sûr, M. Brayer-Willesme peut être rangé parmi eux sous ce rapport. Il y serait même encore à sa place comme savant, car, tout bien pesé, il a fait preuve d'une sérieuse érudition, quoique son style soit souvent incorrect.

En résumé, la botanique doit beaucoup à M. Brayer-Willesme ; les arts, l'histoire locale. la littérature lui doivent également quelque chose, et, sans parler en détail, soit de la part qu'il a prise à l'administration de la ville, soit de son double passage à la présidence du tribunal de commerce, il faut dire que la bibliothèque communale, elle aussi, lui est redevable, — M. Vitet en a témoigné sciemment en 1834, — d'une bonne classification de ses ouvrages et de l'intelligente rédaction de ses catalogues. « Je n'ai cessé de considérer votre établissement littéraire, écrivait un jour M. Brayer-Willesme à l'administration municipale, que sous un seul point de vue, celui de propager l'instruction et de procurer à nos concitoyens un délassement utile et agréable. »

Son portrait (1) nous le représente à trente-cinq ans environ, c'est-à-dire en pleine possession de ses moyens.

(1) C'est la copie, par M^{lle} Eugénie Watelet, d'une copie faite par Marchal d'après le professeur Hoyer.

Sa physionomie, plus ingrate qu'aimable, annonce du caractère, de la volonté, et certes, il en montra en amoncelant écrit sur écrit, en étudiant sans cesse, en collectionnant toujours. Il est mort le 4 décembre 1840, à l'âge de 76 ans, dans ses fonctions de bibliothécaire de la ville de Soissons, — de Soissons où il était né, où il s'était marié et où il avait toujours vécu. Il n'a point brillé ici comme un météore et n'y a point laissé de ces traces lumineuses qui font longtemps impression, ou qui se gravent profondément dans le souvenir; non, il y a passé ses 76 ans en savant modeste; mais ce qui est bien glorieux pour sa mémoire, c'est que son œuvre lui survit. M. Brayer-Willesme repose dans le cimetière communal de Soissons, non loin du docteur Godelle, dont il partagea quelquefois les travaux archéologiques, et où sa veuve, une femme de cœur, le rejoignit le 27 novembre 1864, à l'âge respectable de 97 ans.

La séance est levée à cinq heures.

Le Président : CHORON.

Le Secrétaire : l'abbé PÉCHEUR.

